

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Après avoir dit adieu au Carnaval et à ses folles joies, nous sommes entrés dans les austérités du Carême. Cependant, l'élan donné au plaisir ne diminue pas, et les bals se succèdent presque partout comme auparavant.

On pense bien, d'après cela, que nous n'allons point encore annoncer l'apparition des modes du printemps. La maison *Lhopiteau*, seule, nous a révélé un de ses mille secrets qu'elle garde en réserve jusqu'à l'époque de Longchamps; et ce secret, c'est qu'elle nous fait confectionner, pour l'ouverture de la saison nouvelle, des

petits châles en velours, qui seront, à ce qu'il paraît, une des fantaisies les plus coquettes que l'on puisse imaginer. Quant à présent, la maison *Lhopiteau* s'occupe encore de

la création des toilettes de bal et des mises de ville les plus recherchées. Mademoiselle *Pauline Conter* y déploie toujours son goût exquis, et la haute aristocratie féminine s'empresse de s'adresser à elle dans toutes les circonstances qui exigent la grâce et l'élégance.

Nous ne parlerons pas de la maison *Lhopiteau*, sans signaler de nouveau ses ravissants objets de lingerie, parmi lesquels on remarque, cet hiver, une foule d'adorables petits fichus de fantaisie pour mettre sur les robes décolletées; des sous-manches d'une richesse indescriptible, et des canezous blancs et noirs, ornés de la manière la plus capricieuse et la plus charmante.

M. Chapron, dont la maison a acquis une si grande et si légitime renommée dans la spécialité des mouchoirs de poche, vient d'être appelé à Windsor, par Sa Majesté la reine d'Angleterre. C'est lui qui aura l'insigne honneur de fournir les mouchoirs faisant partie du trousseau de la jeune princesse, fille aînée de la reine, que nous avons vue à Paris, et qui épouse S. A. R. le prince héréditaire de Prusse.

M. Chapron fournit toutes les cours de l'Europe, et il n'y a rien d'étonnant que Sa Majesté Britannique se soit adressée à lui dans cette circonstance.

Je verrai les modèles qui auront été choisis, et j'en donnerai la désignation dans un de mes prochains bulletins.

A ma dernière visite chez *M. Chapron*, j'ai remarqué quelques mouchoirs destinés à S. M. l'Impératrice Eugénie. Les décrire c'est préciser la mode. Ceux du matin sont fort simples; il ne s'y trouve qu'un large ourlet surmonté d'une galerie de jours; puis, dans un coin, la couronne Impériale.

Les mouchoirs que Sa Majesté porte en toilette, sont la plupart ronds, mais alors d'une grande magnificence: Sa Majesté choisit de préférence les broderies légères. Les armes impériales, que l'on y brode, ont tout le fini d'une peinture. *M. Chapron* fait de véritables chefs-d'œuvre en ce genre.

Point de changements en ce qui concerne les toilettes de ville. Étoffes somptueuses; jupes longues et amples; corsages montants.

Pour garnitures, toujours des volants aux robes de taffetas uni, ou des doubles jupes.

La première n'a qu'un large ourlet, la seconde un haut effilé du bas, puis un autre semblable à la même distance que celle qui existe entre le bord des deux jupes; ce qui en figure trois.

Cela se fait aussi sur les toilettes du soir, claires, avec

de la dentelle noire. Quelques autres robes se garnissent des côtés, à *pentés*, avec de larges bandes de velours en biais, ou du velours en bande, qui forme des quadrilles croisés.

Aux personnes qui enrichissent leurs robes de volants en dentelle, nous rappelons la maison *Violard*. On y trouve, en ce genre, ce qui se fait de plus splendide. Les dentelles de M. *Violard* ne se recommandent pas seulement par la magnificence des dessins, la perfection du travail, mais encore pour leur extrême solidité. Aussi obtiennent-elles la préférence sur beaucoup d'autres.

Je viens de voir dans ses magasins, une robe de mariée, des volants et deux mantelets, devant lesquels il faut vraiment rester en extase, tout cela est d'une admirable magnificence.

Pour robes de bal, on s'en tient aux étoffes diaphanes, ainsi le tulle, le crêpe et les gazes de fantaisie, s'emploient constamment pour jeunes femmes et jeunes filles.

Les volants, les bouillonnés, se partagent la vogue.

Les robes zébrées, de velours de couleur, sont de la plus grande distinction.

En étoffes de soie, on choisit toujours les moires anti-ques unies, ou semées de gros bouquets; les taffetas unis; ceux à dispositions; les brochés *Pompadour*; les robes à volants frangés. Il y a bien d'autres fantaisies, mais on ne saurait les désigner toutes.

Les doubles jupes restent en faveur pour les robes légères. Les autres étoffes, selon leur genre, se garnissent avec des volants de dentelle, ou, sur les côtés, on pose des ruches, des nœuds entremêlés de fleurs, des dentelles en zigzag. Chaque faiseuse s'abandonne, en cela, aux caprices de son imagination et au bon goût dont elle est douée.

Ce qu'il faut constater, c'est que jamais, en général, les toilettes n'ont été plus gracieuses, plus séduisantes qu'à présent.

Que dire des chapeaux? nous attendons les nouvelles créations de madame *Plé-Horain*, et nous pouvons être certains à l'avance, qu'elles porteront le cachet de distinction que l'on remarque dans tous les modèles qui sortent de ses brillants magasins.

D'après ce que j'ai vu dernièrement chez madame *Plé-Horain*, je pense que la forme des chapeaux restera petite, renversée, avançant un peu sur le front et fuyante. Du reste, je le répète, il ne faut pas trop se hâter de prédire l'avenir. En modes, comme en toute autre chose, nous dépendons toujours de l'imprévu.

Laissons donc un peu aller le temps, il marche assez vite pour que l'attente ne soit pas longue.

On dit aussi que l'on reviendra aux capotes coulissées. J'en ai vu quelques-unes, en taffetas paille, lilas et vert-clair. Une des premières était sans fond épais. Derrière, on voyait une petite calotte de tulle blanc sur laquelle on avait posé, très bas, une espèce de choux francé, qui ressemblait à un petit chignon. Au-dessus, d'une oreille à l'autre, passait une demi-guirlande de pois de senteur lilas. Le bavolet, fort long, était de même en tulle blanc bordé d'un large ruban paille; brides larges.

Au bord de la passe, une haute blonde se renversait en arrière, puis une autre, large de deux doigts, était mise en sens opposé. Ce chapeau était frais et plein de grâce.

Le chapeau lilas était couvert, sur la forme, de bandellettes larges d'un doigt. D'un côté, il y avait trois branches de lilas blanc et lilas.

Dans l'intérieur, une branche de lilas et une tresse de ruban traversent le front.

Le chapeau vert avait pour ornement une guirlande de violette de Parme, qui suivait le bord de la passe. Sur le fond, il se trouvait un gros choux de ruban posé très bas vers le bavolet.

On a donné dernièrement plusieurs bals d'enfants costumés. A tort ou à raison, il est devenu de mode d'initier

ces innocents petits êtres à nos plaisirs bruyants. Là, ils apprennent déjà les minauderies du monde, ses faussetés peut-être... Enfin!

Ces bals nous ont fourni l'occasion d'admirer une foule de délicieuses petites toilettes sortant du magasin *Saint-Augustin*. Je vais vous en désigner trois.

Un costume de bouquetière *Régence*.

Jupe de dessous blanche, à petits volants de mousseline unie tuyautés, qui montent jusqu'aux genoux.

Jupe de dessous en taffetas rose, retroussée d'un côté par une traîne de roses et de mugnets.

Corsage plat, avec fichu de mousseline à pans croisé sur la poitrine et noué derrière.

Devant le corsage, un gros bouquet de roses et de mugnets. Manches courtes, une rose sur chaque épaule.

Tablier de mousseline blanche à poches, entièrement garni de dentelle.

Pour coiffure, fanchon de dentelle.

L'enfant portera une corbeille de fleurs, soutenue à son cou par un large ruban rose.

Deuxième mise :

Costume de batelière.

Tunique de velours plain, vert, garnie de trois rangs de galons d'or. Corsage ouvert, traverses de velours avec galons. Chemisette blanche dessous. Manches pagodes larges plissées du haut et bordées de galons. Sous-manches jardinières blanches à poignet.

Sous la tunique, jupe en satin vert ornée au bas de trois rangées de galons d'or, comme ceux de la tunique de velours.

Pour coiffure, chapeau de paille d'Italie, orné dessous, de chaque côté, d'une touffe de coquelicots et bordé de velours noir. Ce chapeau n'est point à grands bords.

Brodequins de satin vert, lacés d'or.

Troisième mise, qui pourra servir pour toilette d'été.

Jupe de mousseline composée de deux hauts volants ourlés et semés d'une galerie de très gros pois.

Corsage drapé croisé. Ceinture large, avec un gros nœud écharpe de côté.

Pour les coiffures d'enfants et celles d'amazones, nous vous recommandons toujours la maison de chapellerie de M. *Desprey*. On y trouve constamment les plus jolies nouveautés dans ce genre.

Le corset est une chose si importante dans la toilette d'une femme, que c'est, je crois, rendre service à toutes, de leur désigner la meilleure faiseuse, en ce qui concerne cette spécialité. Voilà pourquoi nous vous parlons souvent de la maison *Hippolyte*, dont la réputation est, du reste, faite depuis longtemps. Ses corsets donnent à la taille une grâce parfaite, et ils sont adoptés aujourd'hui par toutes nos grandes dames.

Nous vous les recommandons spécialement.

Je ne veux pas finir cet article sans vous rappeler que les corbeilles de mariage et les trousseaux, sont une des spécialités les plus étendues et les mieux comprises de la maison de commission *Lassalle et comp.* Il suffit de lui indiquer la somme totale que l'on a l'intention de dépenser, pour recevoir une corbeille de mariage ou un trousseau complet. Grâce à l'habitude de M. *Lassalle*, pour ces sortes d'acquisitions, on peut avoir toute sécurité sur le choix des objets, non-seulement sous le rapport du bon goût, de la nouveauté et de la qualité, mais encore sous celui de la modicité des prix.

La maison *Lassalle* envoie, à choisir (sans obligation d'achat), tous les objets qui peuvent facilement voyager, tels que : cachemires, bijoux, avec ou sans diamants, montres, chaînes, dentelles d'Alençon, de Chantilly, ou application d'Angleterre; pointes de châles, mantelets, voilettes, etc.; échantillons d'étoffes riches pour robes, et même robes en pièce à volants; mouchoirs brodés, éventails, flacons; enfin tout ce qui peut dépendre de la toilette d'une femme élégante.

Ces envois étant purement conditionnels, n'engagent en rien les personnes qui les reçoivent, puisqu'elles sont parfaitement libres de tout renvoyer.

Nulla maison n'offre de pareils avantages, et nous ne saurions assez engager nos belles lectrices à en profiter.
Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 490.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en crêpe piqué orné de dentelle noire, garni dessous de blonde blanche et de ruban de velours épinglé. Brides en ruban de taffetas assorti au chapeau.

Ce chapeau est moins tombant, la passe encadre bien la tête. Il est tendu. Tout autour de la passe et du bavot est un bouillonné en crêpe posé à cheval et ayant 10 centimètres, savoir : 5 dessus et 5 dessous. L'ornement, sur ce chapeau, se compose d'une barbe en dentelle noire posée en fanchon, et légèrement plissée. Sous la passe, il y a le bandeau et les mentonnières en bloude blanche, et deux nœuds de velours épinglé.

Robe à garniture dite *falbalas* en taffetas feuille morte, avec ornements en velours noir et dentelles noires.

Le corsage, plat et montant, bouton droit devant ; la taille est ronde avec une ceinture en taffetas pareil, garnie à gauche, sur le côté, d'un nœud et de deux bouts flottants en taffetas ayant la largeur d'un ruban n° 24. Ces pans ont un petit ourlet et sont, ainsi que le nœud, entourés d'une petite dentelle noire de 2 centimètres légèrement froncée.

Sur le corsage sont posés à plat, et derrière comme devant, deux velours noirs formant carré. Celui du bas garni d'une dentelle noire légèrement *badinée*.

La manche se compose d'une manche longue, étroite du haut, plus large du bas, avec couture en dedans du bras. Cette manche se rattache par des fronces à un poignet de taffetas très haut et ajusté. L'ampleur de la manche se rejette de côté, de manière à former une manche presque plate le long de la couture, et un bouffant gracieux en dehors, sur cette manche deux jockeys coupés carrément afin que l'angle forme pointe sur le côté. Ces jockeys sont bordés d'un velours noir et terminés par une dentelle noire.

La jupe longue et ample, comme on les porte, est garnie au bas d'un volant très tuyauté ayant 40 centimètres, dont la couture est cachée sous un petit volant de 10 centimètres formant tête. Le grand volant a un ourlet de 4 centimètres. Le petit en a un au bas de 1 centimètre et demi, et en haut de 1 centimètre.

La jupe débordé à peine le volant.

Le col et les manchettes sont en mousseline à pois, bordée

d'une valenciennes. Ce col est taillé de manière à être rond derrière, creusé sur les côtés, et à former une pointe aiguë devant.

Les manchettes sont taillées de même. Elles sont boutonnées au poignet et forment revers pointu s'éloignant du bras.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure ornée d'une couronne en feuillage de lierre.

Sur le front, les cheveux sont en bandeaux ondulés plats, se relevant au-dessus de l'oreille en bandeaux bouffants, et venant derrière se réunir très bas sur la nuque.

De longs tirebouchons retombent des côtés et derrière.

Sur la tête et posée tout à plat, une couronne de lierre formant la pointe devant, et venant, toujours très à plat, former, derrière, le cache-peigne et se mêler aux tirebouchons.

Robe en tulle blanc garnie de rubans de satin blancs et de blonde.

Le corsage en pointe, d'une longueur modérée, est garni d'une berthe composée de deux rangs de tulle bouillonné très léger, montés sur un tulle apprêt qui forme la berthe. Étroite sur l'épaule, longue devant et creusée des côtés. Sur cette berthe les bouillons forment deux rangs. Ils sont coupés de distance en distance par des bouclettes de ruban de satin n° 2, qui se replient sous le bouillon.

En haut, une légère ruche de tulle de soie. En bas, une blonde.

Le dos semblable au devant.

La manche se compose d'un bouffant de tulle, terminé par un volant de tulle ayant un ruban de satin cousu au bord et une petite blonde.

La jupe est double.

Celle du haut formant tunique, a un lè de moins que la jupe longue ; l'ornement de chacune consiste en cinq bouillonnés de tulle coupés par des bouclettes de satin.

Au-dessus des bouillonnés il y a, sur chaque jupe, une ruche en tulle composée d'une bande de tulle haute de 6 centimètres, ayant à chaque bord un ruban de satin blanc. Cette ruche est froncée à la vieille dans le milieu. De sorte que les deux bords viennent presque se toucher en formant la ruche.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. Chapeau de velours blanc, avec ornements de velours ponceau, dentelle noire et blonde blanche ; dessous avec fleurs en velours ponceau.

N° 2. Chapeau de velours noir, avec ornements en velours roseille. Dessous, branche de mûres en velours.

N° 3. Bonnet du matin, à longues barbes, composées d'un riche entre-deux en broderie guipure, avec la garniture pareille. Le bavot, très haut, est orné de petits plis, d'un petit entre-deux broderie guipure, avec la garniture pareille.

N° 4. Bonnet négligé, composé d'entre-deux brodés et d'entre-deux de valenciennes, et garni d'une bande de broderie guipure.

N° 5. Bonnet *matinée*, composé d'entre-deux brodés et d'entre-deux de valenciennes ; puis pour ornements trois nœuds de

mousseline brodée, garnie de valenciennes, accompagnés de quelques nœuds de rubans.

N° 6. Corsage de soirée, pour jeune personne. Le bouillonné, formant berthe, est accompagné de deux bandes festonnées ; un ruban de couleur est passé dedans le bas des basques, et les manches sont ornées comme la berthe.

N° 7. Col en mousseline brodée, avec entre-deux de valenciennes formant médaillons, entourés de biais piqués.

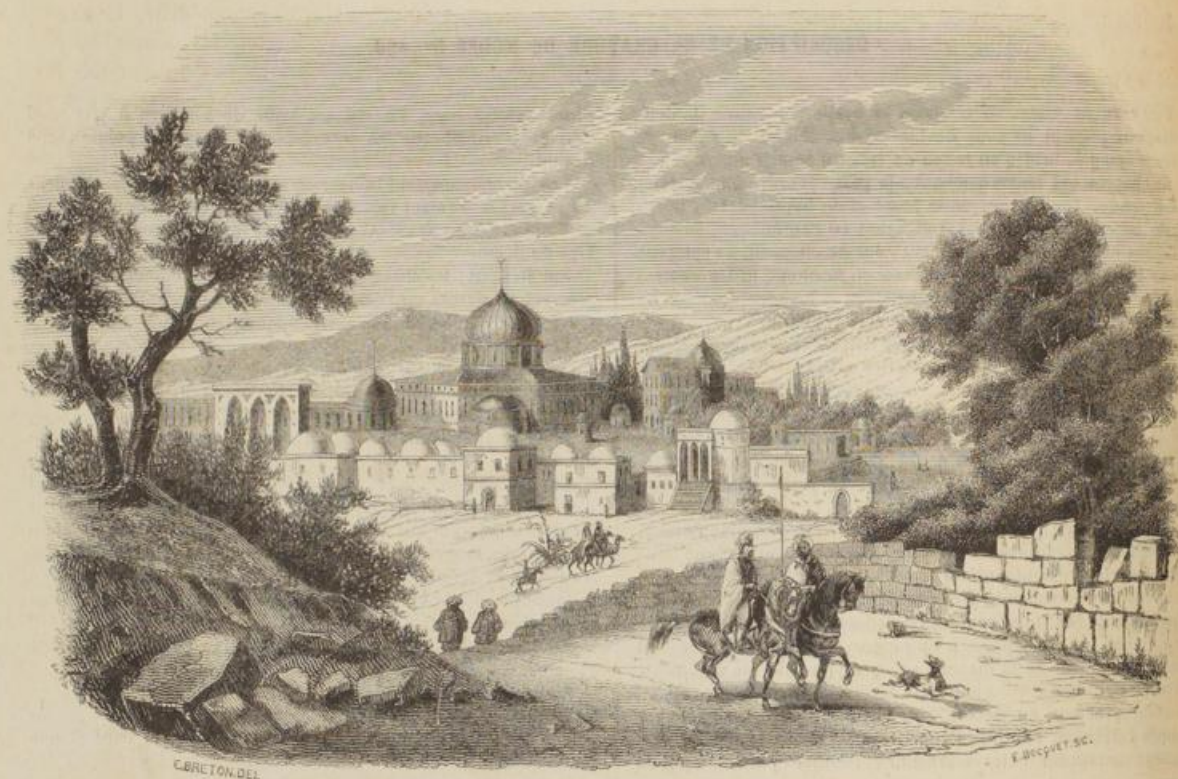
N° 8. Manche assortie au col n° 7.

N° 9. Manche *magicienne*, composée de deux gros bouillonnés de tulle, avec un plus petit formant poignet et petits velours de couleur.



PÈLERINAGE EN TERRE-SAINTE.

(Suite.—Voir page 171.)



Vue de la mosquée d'Omar.

Nous avons laissé la caravane franco-belge, assise au campement de Jéricho et se préparant au repos après avoir reçu la visite des chefs arabes dont les tentes nomades occupent le voisinage de la mer morte, ce tombeau des villes maudites.

Nous reprenons le récit, en laissant toujours la parole à M. le comte W. de Rottermund, président de la pieuse expédition :

Notre sommeil n'est pas de longue durée. A minuit nous levons le camp et nous reprenons le chemin de Jérusalem. Nous rencontrons sur notre route Béthanie, si intéressante par sa position pittoresque et les touchants souvenirs de Marthe, de Marie et de Lazare, dont nous visitons le tombeau. Une montée roide et rapide nous conduit près de l'emplacement du hameau de Bethphagé, d'où nous descendons dans une vallée pour remonter ensuite sur le penchant oriental de la montagne des Oliviers, où la tradition indique l'endroit du figuier stérile maudit par Jésus sur le bord du chemin ; et nous venons fléchir le genou à l'endroit d'où le Sauveur, apercevant la ville, pleura sur Jérusalem.

Nous arrivons assez à temps pour assister aux offices des Ténèbres et nous préparer à la communion pascale du jeudi Saint. Le jeudi, à la messe solennelle du patriarche, on voyait s'approcher avec édification du banquet eucharistique, l'héritier du trône de Belgique et madame la duchesse de Brabant, les honorables représentants de la France et de la Belgique à Jérusalem, et toute la famille des pèlerins.

Au lever du jour, la grande porte de l'église du Saint-Sépulcre avait été ouverte un instant pour laisser entrer le duc, la duchesse et leur suite, qui avaient voulu faire leur prière, le front prosterné, au lieu même où le gibet d'un Dieu crucifié devint le trône du roi des rois.

Après un léger repas, nous allons, sous la conduite de M. l'abbé Payet, du patriarcat, faire publiquement le chemin de la croix, à l'heure même où notre Seigneur, chargé de l'ignominieux instrument de son supplice, parcourait la douloureuse montée du Calvaire.

Le soir, à sept heures, nous retournions à l'église du Saint-Sépulcre, pour assister à la procession solennelle aux flambeaux qui dura jusqu'à onze heures.

Le lendemain, à quatre heures, nous étions à la demeure de Kiamil-Pacha, où M. le comte Pezzomani, consul d'Autriche et de Belgique, nous avait donné rendez-vous, invités que nous étions par Son Altesse Royale le duc de Brabant à partager avec lui la faveur d'une visite à la mosquée d'Omar.

On sait que l'entrée de ce temple musulman est interdite aux chrétiens sous peine de mort. Cinq cents noirs, armés de massues y montent constamment la garde. Aussi, pour éviter une fatale méprise, Kiamil-Pacha, dont la demeure n'est séparée de la mosquée que par une étroite ruelle, avait pris des précautions dont le luxe nous eût étonnés si l'on ne nous eût avertis du danger que nous pouvions courir.

La visite de la mosquée d'Omar et de toute son

enceinte nous intéressait sous bien des rapports. Nous étions là sur le mont Moriah, sur l'emplacement du temple si souvent consacré par la présence et les actions du Sauveur... En même temps, nous avions là sous les yeux la troisième merveille de la foi musulmane, et tout près d'elle un souvenir du premier conquérant de la Terre-Sainte. L'église de la Présentation, changée en mosquée, mais qui, sous la forme complète de croix latine, proteste contre la victoire du croissant.

C'est là que nous primes congé des nobles héritiers du trône de Belgique. Ce fut un moment solennel. Les augustes pèlerins avaient partagé nos fatigues et nos joies pieuses. Ils avaient inauguré avec nous, dans les rues de Jérusalem étonnée, la conquête pacifique des lieux Saints. Ils emportèrent nos bénédictions avec nos regrets. Fasse le ciel que les vœux ardents que lui adressa le patriarche de Jérusalem, pour le prince et son auguste compagne, soient une prophétie d'un accomplissement certain !

Le lundi, 9 avril, lendemain du jour de Pâques qui avait vu tous les pèlerins avec les consuls de France, d'Autriche et de Belgique, communier en face du glorieux tombeau de la Résurrection, la caravane se mit en route pour se rendre à Saint-Jean-du-Désert. Le temps était magnifique, la chaleur tempérée, et les explications pleines d'intérêt du drogman Albengo, qui connaît le pays à merveille, rompirent de la façon la plus agréable la monotonie de la route. En passant au village de Saint-Jean nous descendîmes chez les RR. PP. Franciscains, qui s'empressèrent de nous offrir la plus cordiale hospitalité. Bientôt après nous arrivions à la grotte témoin de la pénitence du saint précurseur.

Cette grotte est parfaitement conservée. La fontaine qui jaillit en eaux abondantes, la végétation qui déroule son verdoyant tapis dans la profonde vallée de Térébinthe, le pays admirablement situé, invitent, par un abri séduisant, à la vie religieuse.

En revenant au village, les ruines d'un couvent se recommandèrent à nos hommages par le souvenir de la visite de la Sainte-Vierge à sa cousine Élisabeth. Nous y trouvâmes la partie inférieure de la maison de la mère de saint Jean, où les RR. PP. conservent un pauvre autel sur lequel, chaque année, ils célèbrent une messe le jour de la Visitation. Les pèlerins y chantèrent le *Magnificat*. Le lendemain, la messe fut dite dans le sanctuaire de la Nativité de saint Jean, et nous primes congé des bons pères pour nous rendre à Bethléem, qui bientôt nous apparut à l'horizon comme l'étoile merveilleuse des mages.

Chemin faisant, nous eûmes l'occasion d'admirer les vasques de Salomon, et les mines d'un ancien aqueduc qui amène encore à la ville Sainte l'eau de ces trois énormes bassins que le plus sage des rois fit tailler dans le roc.

Le monastère de Bethléem, élevé sur le lieu de la naissance même du Christ, renferme plusieurs chapelles qui toutes rappellent des souvenirs de l'histoire du Sauveur. Sous une chapelle dédiée à sainte Catherine, s'étendent plusieurs cryptes auxquelles on descend par un escalier. Au bas de cet escalier est un petit caveau creusé dans le roc; une colonne placée au milieu en soutient la voûte; c'est là que se trouve le mausolée des innocents massacrés par Hérode. Un

passage étroit et obscur conduit à la chapelle souterraine de la Nativité, qui n'est autre que l'étable creusée dans le roc où Jésus-Christ vint au monde, et qu'on a agrandie en la convertissant en chapelle. Non loin de là, dans d'autres cryptes, sont les tombes de saint Jérôme et de saint Eusèbe son compagnon. Revenant à la lumière, nous avons visité la grande église construite par sainte Hélène, appelé Sancta-Maria, de Bethléem. Ce beau monument, un des premiers sanctuaires élevés par le christianisme, est une vaste basilique partagée en cinq nefs par quatre rangées de belles colonnes de marbre cannelées et d'ordre corinthien; elle a été enrichie des dons de toutes les nations chrétiennes.

Le lendemain, la grotte du Lait, le champ des Pasteurs, et l'établissement des Sœurs de Saint-Joseph-de-l'Apparition, reçurent nos visites.

Le jeudi, 12 avril, nous continuâmes les visites des lieux Saints indiqués dans le programme. Le père Félix nous a fait les honneurs de Casa-Nova, maison dépendante du couvent et qui peut donner l'hospitalité à une centaine de pèlerins. C'est là que la caravane allemande avait posé sa tente pendant son séjour à Jérusalem.

Le lendemain 13, nous parcourûmes toute la voie de la captivité et la voie douloureuse, en commençant par la grotte de l'Agonie. Le silence religieux que nous commandait la circonstance n'était interrompu que par la lecture de l'Évangile à chaque station. Ce pèlerinage dura près de cinq heures.

La journée du samedi fut consacrée tout entière aux préparatifs de départ. Nous ne sortîmes que pour aller à l'église du Saint-Sépulchre, assister une dernière fois à la procession, et faire notre visite d'adieu aux lieux Saints.

Le dimanche 15, la messe d'actions de grâces nous réunit tous au Calvaire, où M. le chancelier, l'abbé Dequevauviller, adressa aux pèlerins un discours de circonstance. Immédiatement après devait avoir lieu la réception de deux chevaliers du Saint-Sépulchre. Nous fûmes admis à assister à cette émouvante cérémonie.

Le lundi, 16 avril, nous renouvelons notre visite au Saint-Sépulchre, au rocher du Calvaire, à la grotte de l'Agonie, à la vallée de Josaphat et aux autres lieux illustrés et sanctifiés par les souffrances du Dieu fait homme.

Une tradition fondée sur un passage de la prophétie de Joël, veut que ce soit dans la vallée de Josaphat qu'aura lieu le jugement dernier. « Que les peuples se réveillent, a dit Joël, qu'ils montent dans la vallée de Josaphat, j'y serai assis pour juger tous les peuples qui y viendront de toutes parts. » L'aspect de cette vallée célèbre est bien conforme, sauf par la grandeur, à la destination qu'on lui assigne; c'est un vaste cimetière couvert de tombes de toutes les formes et de tous les âges. Trois sépulchres antiques contrastent par leur grandeur avec la simplicité des tombes modernes. Ce sont ceux d'Absalon, de Josaphat et de Zacharie, qu'on désigne collectivement sous le nom de tombeaux des patriarches. Celui d'Absalon est le plus remarquable; il est détaché du roc dans lequel il fut taillé, et sa hauteur est de 6 à 7 mètres.

Immédiatement derrière ce mausolée, est le sépulchre de Josaphat, qui donna son nom à la vallée. Enfin,

un peu au sud du tombeau d'Absalon, est celui de Zacharie. Tout près de là, dans le flanc de la montagne, est une excavation qu'on appelle la grotte de saint Jean, et on prétend que c'est là que cet apôtre se retira durant la semaine de la Passion de notre Seigneur, décidé à ne prendre aucune nourriture jusqu'à ce qu'il eût appris sa résurrection.

Il fallut enfin quitter la ville Éternelle!

A deux heures seulement, les pèlerins étaient à cheval; tandis que les moukres chargeaient encore les mulets de l'appareil du campement et des provisions nécessaires, nous marchions vers la porte de Damas, quand de nombreux cavaliers, débouchant d'une rue,

vinrent nous faire la conduite. C'étaient M. Botta, consul de France, et son cousin, M. Paris, tous deux montant de magnifiques coursiers; M. Lequeux, M. Dequevauviller, MM. l'abbé Poyet et l'abbé Tongre. L'escorte d'honneur, composée de six bachi-bouzouks, envoyée par le gouverneur, se trouvait à la porte; elle se divisa en avant-garde et en arrière-garde.

A une lieue de distance, sur une éminence d'où l'on découvre encore la ville sainte, la caravane s'arrêta: les pèlerins mirent pied à terre, et, rangés sur une même ligne, ils appelèrent la paix et la bénédiction du ciel sur les murs crénelés de la cité de David.



Vue de La vallée de Josaphat.

Nous étions à peine remontés à cheval, que l'alerte fut donnée à la caravane. Une troupe nombreuse d'hommes, de femmes et d'enfants, brandissant des armes de toute espèce, accourait vers nous, à travers champs et rochers, en poussant des clameurs tumultueuses. Chacun s'arma et se prépara au combat. Mais nous apprîmes bientôt que c'était un village qui courrait défendre son territoire contre une invasion de Naplousiens, race d'hommes belliqueux, ne vivant que de guerre et de pillage. De pareilles expéditions sont chose très commune dans ce pays. Remis bientôt de notre émoi, nous poursuivîmes notre marche.

A la nuit tombante, nous approchions de Naplouse. Le puits de la Samaritaine, qui se trouve à quelque distance sur le bord de la route à droite, devait naturellement nous arrêter. Notre campement étant de l'autre côté de Naplouse, nous dûmes traverser cette ville dont la situation est fort belle. Chaque maison est encadrée d'un petit jardin où fleurissent les orangers, les citronniers et les myrtes. Une caravane de trente chevaux, venant de Damas, était campée à quelque

distance de nos tentes, qui, vues de loin, ne devaient pas mal ressembler à un camp militaire, à cause des sentinelles qui avaient l'air de veiller à notre sûreté.

Dès six heures du matin, le lendemain, nous nous dirigeâmes vers Djennin, en passant par Samarie, Béthulie et l'immense plaine où était établie l'armée d'Holopherne, alors qu'il assiégeait cette ville que délivra Judith. Cette journée fut des plus fatigantes, par suite des difficultés du terrain dont nos chevaux eux-mêmes se ressentaient. Aussi fût-ce avec un extrême plaisir que nous arrivâmes le soir à notre halte de Djennin. De là à Nazareth, nous n'avions plus qu'une journée de marche. Devant nous s'étendait la grande plaine d'Esdreton, bornée par les montagnes de la Galilée. Au fond du paysage, le mont Thabor se détachant rudement sur un ciel pourpre, rappelait la victoire d'un jeune héros dont la gloire rayonne à travers les splendeurs de l'Écriture.

A peine installés, nous avons eu la visite du chef du village auquel nous avons orientalement offert le café

vous faire la comble...
France, et son cour...
de magnifiques couron...
travailer, M. l'abbé...
d'honneur, composé de...
sur le gouverneur, se...
en avant-garde et en...
lieu de distance, se...
ouvre encore la ville...
pelerins n'ont pas à...
de ligne, ils appren...
ciel sur les mers...



de nos tentes, qui, réunis...
sembler à un camp...
qui avaient fait le...
heures du matin, les...
vers Dijon, et par...
l'immense plaine de...
ne, alors qu'il assie...
dith. Cette journée fu...
des difficultés du terri...
se ressentait. Les...
blaisir que nous acq...
jennin. De là à Sa...
année de marche. Des...
d'Estrelon, l'arme...
ée. Au fond du p...
rudement sur un...
un jeune héros dont...
splendeurs de l'É...
installés, nous nous...
quel nous avons...



490

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

*Coiffes et Coiffes de la Maison Gagelin — Modes d'Alphonsine — Fleurs de Tilman pour
de S. M. l'Impératrice et R. de la Reine d'Angleterre — Vraies Dentelles de Cambrai
Papementeries et Rubans d'Andoyer (à la Ville de Lyon) — Corsés de M. Hippolyte fournisseur de S. M.
l'Impératrice — Monchoir de Chapron — Parfums de Legrand pour de S. M. l'Empereur
et des Cours Étrangères — Couci de la M. de Commission Lassalle & C^e*

Entered at Stationers Hall

LONDON at the Monitor Office, 13, Great Street, Soho. NEW YORK, Platts & C^o General Agents.
MADRID P. J. de la Pina

et le tabac. Le firman du gouverneur de Jérusalem, que je me suis empressé de lui présenter, a reçu de la part du chef arabe l'hommage respectueux de ses lèvres et de son front incliné. Il a voulu à toute force nous honorer d'une garde nocturne dont la vigilance chassait à coups de fusil un sommeil nécessaire, bien plus que ne l'aurait fait la crainte des voleurs.

Le lendemain nous traversâmes la plaine d'Esdreion, au milieu de laquelle nous fûmes assaillis par une tempête des plus violentes accompagnée d'une de ces pluies torrentielles dont l'Orient a le privilège, et auprès desquelles les averses européennes paraissent de légers brouillards. Après deux heures d'une marche que la pluie alourdissait, Nazareth nous apparut sur un verdoyant amphithéâtre où le soleil nous attendait. Notre première visite fut pour le couvent des RR. PP. Franciscains, qui nous reçurent à bras ouverts. Le lendemain, on nous fit voir la fontaine de la sainte Vierge, l'atelier de saint Joseph, la synagogue où le Christ enfant enseigna la Bible aux docteurs, la montagne du Précipice et le couvent des Dames-de-Nazareth.

Le samedi 21, nous fîmes une excursion au mont Thabor. Il nous fallut trois heures de marche, à cheval, pour y arriver; et une heure et demie d'ascension, pour en gravir le sommet. Un spectacle sublime nous récompensa de nos fatigues. La montagne est couronnée par une belle plaine d'une végétation riche et variée.

Par un temps encore serein, et dans une atmosphère embaumée, notre regard interrogeait tour à tour la plaine d'Esdreion, le lit du Jourdain, la mer de Tibériade, le mont Carmel et la Méditerranée. Volontiers les pèlerins y auraient planté les tentes de l'apôtre! Mais un orage naissant grondait dans le lointain; on se hâta d'entendre les messes, qui furent célébrées à l'emplacement traditionnel de la Transfiguration, indiqué par trois autels de pierre. Nous n'étions pas au quart de la montagne que l'orage éclata et continua de sévir pendant toute la durée de notre périlleuse descente. Aussi, quelle douce jouissance ce fut pour nous d'arriver à notre bivouac du lac Tibériade, où nous attendait un excellent feu et un délicieux souper dont les poissons du lac avaient fait tous les frais.

Trois de nos compagnons, légèrement indisposés, n'avaient pu se joindre à nous pour l'excursion au mont Thabor. L'un d'eux nous avaient précédés à Tibériade. Chemin faisant, il leur était arrivé une aventure bien faite pour rassurer ceux qu'auraient pu inquiéter les récits exagérés faits par certains voyageurs au sujet des attaques commises par les Arabes. Dans la plaine de Zabulon, ils en rencontrèrent à peu près une douzaine, tous à cheval et armés. Des saluts échangés avec politesse promettaient une route tranquille; mais bientôt des cris se font entendre: les voyageurs se retournent et ils aperçoivent un de nos moukres, un peu en retard, aux prises avec l'ennemi. Le moukre avait à défendre nos trésors de dessert, figues, oranges, etc. La menace des fusils européens et le jeu efficace du bâton eurent bientôt les honneurs de la victoire; et les pèlerins pouvaient garder comme dépouilles opimes un jeune poulain de toute beauté que leur générosité rendit aux arabes, trop effrayés pour en revendiquer la restitution.

Le 22 avril, de très bonne heure, la caravane alla

entendre la messe dans une église bien pauvre d'un petit couvent de Tibériade, desservie par un Père de Terre-Sainte, en compagnie d'un frère du même ordre. La tradition prétend que c'est à ce lieu même que Notre-Seigneur Jésus-Christ aurait remis les clefs à saint Pierre.

Un temps admirable et un soleil brillant nous décidèrent à accepter presque tous le bain auquel nous invitaient les eaux si douces et si agréables du lac. Puis, nous frêtâmes l'unique nacelle qui tient lieu de vaisseau sur la mer de Tibériade, et nous cinglâmes vers Capharnaüm, à trois lieues de distance. L'Évangile à la main, nous sillonnions cette mer fécondée par les miracles de Notre-Seigneur.

Le lundi, 23 avril, nous retournions à Nazareth, en passant par Cana, en Galilée, et par les montagnes où eut lieu le miracle de la multiplication des pains, et où fut prêché le sermon des Béatitudes, — lieux pleins de souvenirs parmi lesquels se présentait naturellement l'histoire de la longue captivité de Lusignan.

A mi-chemin de Nazareth, nous fîmes la rencontre d'un certain nombre de Sœurs du couvent de cette ville, qui s'en revenaient de Caïffa où elles étaient allées recevoir des caisses, arrivant de France, qu'elles conduisaient chargées sur des chameaux. Nous offrîmes à ces dignes femmes l'hospitalité qu'elles acceptèrent avec tout le charme de la franchise et d'une liberté toute chrétienne. Après avoir marché quelque temps de concert, nous les quittâmes pour nous diriger vers le mont Carmel, tandis qu'elles continuaient leur route vers Nazareth.

Au sommet de la montagne prophétique, le couvent du Carmel, aux ailes étendues, semble respirer l'air de l'Occident vers lequel il est tourné. La Méditerranée nous envoyait le murmure monotone de ses flots qui semblaient des voix aimées nous parlant de l'Europe, des amis et de la patrie lointaine. Un bon religieux, le frère Charles, bien connu par ses voyages en France et en Belgique, nous fit les honneurs de la montagne, et nous fit visiter les sanctuaires du prophète Élie, dont la mémoire est vénérée même des Musulmans.

Nous eûmes, en partant, la douleur de laisser au Carmel deux pèlerins, dont l'un était devenu malade; mais le frère carme, médecin, nous promit qu'au bout de trois jours le bateau à vapeur le *Lloyd autrichien* le rendrait à nos désirs le jour même où nous arriverions à Beyrouth. Ainsi, la caravane, veuve de deux de ses membres, reprit tristement la route de Beyrouth en longeant les côtes de la mer, pour aller camper au-dessus de Saint-Jean-d'Acre, au bord d'une rivière, et le vendredi nous nous acheminâmes vers Tyr, qu'après une courte visite nous dépassâmes de quatre lieues.

Le samedi 28, l'excellent M. Durighello, vice-consul de France à Sidon, nous fit une brillante réception, et nous allâmes camper à huit lieues de Beyrouth, près d'un village maronite. Le soir, sous nos tentes, nous reçûmes l'agréable visite de l'aumônier de la princesse du Liban, veuve du fameux émir Beschir.

Pendant toute la nuit, une forte pluie nous interdit le sommeil; aussi le matin, à trois heures, nous nous hâtions sur la route de Beyrouth.

Le repos dans cette ville nous fut salutaire; nous y

passâmes deux jours. La famille des pèlerins était au complet; car, selon la promesse du frère carme, le *Lloyd autrichien* nous avait ramené pleins de santé nos deux hôtes du Carmel.

Ainsi la communauté de fatigues, la participation aux mêmes jouissances de voyage, la dignité de pèlerins de Terre-Sainte, l'harmonie d'une même foi ont fait des pèlerins franco-belges une famille d'amis; ils ont ajouté un anneau de plus à cette chaîne naissante de fraternité qui, des diverses parties de l'Europe, va se rattacher au Calvaire. Ainsi s'est accompli, sans accidents trop fâcheux, un pèlerinage que Dieu a béni et dont le souvenir aura sa place d'honneur dans notre mémoire.

Notre court séjour à Beyrouth nous a été agréable sous bien des rapports. Les Occidentaux y trouvent un accueil empressé. Nous y avons fait la connaissance honorable du consul général de France, M. de Lesseps, qui, par sa dignité personnelle, sa mâle physionomie, dont l'expression impose aux Arabes, par son caractè-

re hardi et par son intelligence sûre, représente si dignement la France.

Mgr Brunoni nous a légué le précieux souvenir de sa réception vraiment apostolique; nous pouvons y joindre celui de notre visite aux Sœurs de Charité de Beyrouth, dont la supérieure, sœur Gélase, est une véritable providence pour la ville.

Le 1^{er} mai, nous échangeâmes nos adieux avec quatre pèlerins qui restaient pour attendre le paquebot de Constantinople, où ils devaient aller voir des parents ou des amis au service de l'armée, et nous reprîmes la mer.

À Alexandrie, nous laissâmes quatre des nôtres, qui se proposaient de visiter le Caire; et, à Malte, six autres, qui se rendaient à Rome pour déposer aux pieds du Saint-Pontife les hommages respectueux de la caravane franco-belge. Trois seulement retournèrent alors directement à Marseille.

DE ROTTERMUND.

LA TOUR DE CASTILLAC.

(Suite. — Voyez page 176.)

En ce moment le voyageur du premier étage, attiré par cet effroyable vacarme, apparut au sommet de l'escalier. C'était un homme de haute taille, ayant en effet l'apparence d'un militaire. Il était pourvu aussi de longues moustaches; seulement, au lieu de retomber sur la poitrine, comme celles du borgne, elles se redressaient fièrement en croc jusqu'aux oreilles. Enfin il portait également une épée, mais elle ne pouvait lui être d'une grande utilité, car il était privé d'un bras, et sa manche vide pendait de ce côté de son habit.

Un regard lui suffit pour le mettre au courant de la vérité. Son visage s'enflamma de colère, et il s'élança au bas de l'escalier.

— Insolent! s'écria-t-il, dérober le dîner d'un gentilhomme de ma sorte! Vous me rendrez raison de cet outrage...

— Insolent vous-même, qui laisseriez un gentilhomme de mon rang dîner avec des œufs et du fromage! Je serai à vos ordres... après mon repas.

— Non, à l'instant; mais vous êtes privé d'un œil!

— Celui qui me reste est bon; et vous, vous êtes privé d'un bras!

— Celui qui me reste peut soutenir mon épée. En garde! monsieur.

— En garde vous-même!

Ils croisèrent le fer, malgré les supplications de l'hôtesse. Le borgne n'avait pas lâché la broche, objet de la bataille, ce qui eût ajouté au comique de la scène, si ces deux figures grotesques n'eussent été d'un comique achevé. Cependant la scène pouvait rapidement tourner au tragique, tant les deux adversaires paraissaient animés l'un contre l'autre; mais à peine se trouvèrent-ils face à face et se furent-ils envisagés, qu'une sorte d'hésitation se manifesta dans leurs mouvements. Aucun d'eux ne songeait à attaquer, et ils se contemplaient avec une sorte de stupeur.

— Frère Jean, dit enfin le manchot, est-ce bien vous?

— Monsieur de Castillac! s'écria le borgne.

Les épées tombèrent à terre avec un grand bruit de ferraille; la broche allait rouler dans les cendres, si l'hôtesse ne se fût trouvée à point nommé pour la rattraper au vol. Puis les deux frères s'embrassèrent avec effusion, au grand étonnement de la bonne femme, qui ne savait que penser de ce revirement subit.

Enfin, ils se séparèrent et se mirent à s'examiner de nouveau.

— Ainsi donc, Jean, reprit Hector d'un ton de reproche, vous alliciez diriger l'épée contre la poitrine de votre aîné?

— Pardonnez-moi, monsieur, répliqua Jean avec la même déférence qu'autrefois pour le chef de la famille, pouvais-je vous reconnaître quand les boulets ennemis vous ont si malheureusement accommodé?

— Il me semble, Jean, que les haches et les piques d'abordage de ces Anglais ne vous ont pas moins maltraité. Enfin, c'est le sort de la guerre que nous subissons l'un et l'autre; laissons cela... Vous allez à Castillac, sans doute?

— Oui, monsieur; la fatigue et la faim m'ont obligé d'entrer dans cette auberge, où je comptais ne m'arrêter qu'un instant.

— C'est comme moi; nous ferons route ensemble. Mais, mon frère, n'avez-vous reçu aucune nouvelle de notre pauvre sœur et du château, depuis notre départ?

— Aucune; j'ai été constamment sur mer ou dans des pays privés de toute relation avec la France. Vous, monsieur, vous avez été plus heureux, j'imagine?

— Non, mon frère; comme vous, je ne sais absolument rien et je suis dans des trances mortelles.

— Eh bien, monsieur, reprit Jean, si près de Cas-

tillac, car nous n'en sommes ici qu'à deux ou trois lieues, on pourra sans doute nous donner des nouvelles... Et, tenez, j'allais justement adresser quelques questions à cette femme lorsque cette sottise s'est élevée entre nous.

Il se tourna vers l'hôtesse, qui n'était pas encore remise de son étonnement, et il lui demanda si elle avait entendu parler du château de Castillac et d'une noble demoiselle qui y demeurait. La vieille, après un moment de réflexion, avoua naïvement que ce nom de Castillac frappait ses oreilles pour la première fois.

Jean eut un mouvement d'indignation.

— Voilà comme ils sont tous ! s'écria-t-il ; bien

souvent je croyais éblouir ces roturiers et ces vauriens du vaisseau en leur disant mon nom, et ils avaient la sottise de ne le connaître pas ! Cependant, à tout prendre, ces grossiers chiens de mer étaient excusables, car ils n'appartenaient pas, pour la plupart, à notre province ; mais ici, à deux pas du pays où nos ancêtres avaient acquis tant de puissance et tant de renommée !

— Frère Jean, reprit Hector en poussant un profond soupir, je vois que, comme moi, vous n'avez pas toujours trouvé les égards et la considération qui devaient s'attacher à notre rang. Mais ne nous amusons pas à rechercher ici des renseignements incomplets, et hâtons-nous de prendre un peu de nourriture,



Celui qui me reste peut soutenir mon épée. En garde ! monsieur.

puis nous nous remettrons en route pour arriver à Castillac avant la nuit. En attendant, espérons que nous trouverons notre sœur bien portante, et que la vieille tour aura résisté à la dune comme elle a résisté au temps et à ses ennemis.

— Vous avez raison, monsieur, et si elle a souffert quelques dommages pendant notre absence, nous voici enfin pour les réparer.

— Oui, oui, comme vous dites, Jean, nous voici, et vous n'avez pas sans doute oublié nos plans de salut, si insuffisants qu'ils me paraissent aujourd'hui.

Il donna l'ordre à l'aubergiste de les servir sur-le-

champ dans sa chambre, où ils pourraient plus aisément que dans la salle commune causer de leurs affaires de famille. L'hôtesse s'empressa d'obéir, se consolant de ne rien comprendre à leurs actions par la considération que son dîner lui était payé deux fois.

Néanmoins pendant le repas, qui fut lestement expédié, les deux frères montrèrent une extrême réserve sur leurs aventures passées. On parla bien de faits généraux, de villes emportées d'assaut, de navires enlevés à l'abordage, mais chacun semblait craindre de révéler à l'autre le fond de sa situation présente. Enfin on se leva de table ; Hector ramassa dans un coin un petit paquet d'effets qui semblait composer

tout son bagage; Jean dissimula dans les vastes plis de son pantalon à la turque un sac de cuir suspendu à ses épaules; puis ils quittèrent l'auberge et prirent un chemin sablonneux qui se dirigeait vers la mer et la région des dunes.

Ils marchaient d'un bon pas, et bientôt ils reconnurent à la rareté des plantations, à la monotonie et à l'aridité du paysage environnant, qu'ils allaient quitter les fertiles campagnes du Médoc pour pénétrer dans les landes. Le temps était sombre, la nature prenait un caractère d'âpreté qui ne pouvait manquer d'éveiller d'anciens souvenirs dans l'esprit des voyageurs; aussi la conversation languissait-elle par moments.

— Tenez, monsieur de Castillac, dit enfin le cadet avec une sorte d'enthousiasme grossier, j'ai vu de bien belles campagnes aux Indes et en Afrique; mais rien ne me paraît plus magnifique que nos pauvres landes, leurs eaux solitaires, leurs noirs pignadas, leurs maigres bruyères, et je regrette de n'avoir plus mes deux yeux pour les contempler à mon aise.

— Vous avez bien raison, frère Jean, répliqua l'ainé; de mon côté j'ai vu de splendides monuments à Vienne, à Berlin, à Paris; mais rien ne m'a paru plus beau que ma vieille tour de Castillac, ses chambres voûtées et sa plate-forme d'où l'on découvre les dunes et l'Océan. Nous ne la quitterons plus, n'est-ce pas, Jean? Aussi bien, mutilés comme nous le sommes, que nous reste-t-il à faire hors de chez nous?

— Absolument rien, monsieur; et, si vous m'en croyez, nous allons reprendre notre ancien genre de vie; nous pêcherons, nous chasserons et nous nous reposerons, comme on dit, sur nos lauriers.

— C'est à merveille; nous dépenserons en gentils-hommes les richesses que nous avons acquises au prix de notre sang. Et notre sœur Valérie que nous allons retrouver, Jean! Comme elle a dû s'ennuyer, la pauvre enfant! En vérité, j'ai eu plus d'une fois des remords de l'avoir ainsi abandonnée seule et sans appui à Castillac; mais avez-vous pensé, mon frère, qu'il était temps de lui chercher un mari? Nous la doterons, n'est-ce pas, cette chère fille? Qu'en dites-vous, frère Jean?

— Oui, oui, sans doute, monsieur; nous lui donnerons une grosse dot, et nous lui choisirons pour mari quelque bon gentilhomme de ce pays qui la rendra bien heureuse.

— Je suis ravi de vous voir ces sentiments, mon frère; cependant nous ne devons pas oublier que nous allons avoir à dépenser des sommes considérables pour déblayer ce maudit sable qui menaçait d'engloutir la tour?

— Bah! Marc, le vieux fou, nous avait effrayés à tort lorsque nous quittâmes Castillac, il y a quatre ans. Je gagerais que la dune n'a fait aucun progrès depuis cette époque.

— Que Dieu vous entende, frère Jean! Je vous bénirai tous les jours de ma vie si vous pouvez sauver de la ruine la demeure de nos pères et assurer l'avenir de notre charmante sœur.

— Moi, monsieur! s'écria Jean stupéfait en écarquillant son œil unique; c'est vous qui vouliez...

— Ah çà! vous ne rapportez donc pas les monceaux d'or et de perles que vous eûtes pour votre part après la capture du vaisseau anglais des Indes orientales?

— Et vous, monsieur, vous n'avez donc pas conservé les dépouilles des villes et villages que vous avez mis à rançon?

— Je suis plus pauvre, Jean, que le jour où je suis parti.

— Hélas! et moi aussi, monsieur.

Un pénible silence suivit ces aveux. Enfin on s'expliqua, et les deux frères durent se résigner à une confession générale.

Ce ne fut pour l'un et pour l'autre qu'un long récit de déceptions, d'infortunes et de misères. Hector s'était rendu à l'armée du maréchal de Belle-Isle, où il comptait prendre du service; mais sans argent pour acheter même une lieutenance, sans connaissances spéciales, sans protecteurs zélés pour l'appuyer, il avait dû se cacher dans les rangs des soldats, où il avait végété misérablement, malgré sa bravoure réelle. Cependant, il allait peut-être obtenir de l'avancement quand il avait été blessé et pris au combat de Prague. Depuis ce temps, il était resté prisonnier des Autrichiens. Enfin, un protecteur inconnu, mais puissant sans doute, était intervenu en sa faveur et l'avait fait comprendre dans le premier cartel d'échange. Revenu à l'armée, on lui avait remis, avec son congé, une somme de mille livres pour lui fournir les moyens de regagner ses foyers, mais sans vouloir lui dire de qui provenait cet argent. Hector alors avait traversé la France par les voitures publiques, et était enfin arrivé à Bordeaux, d'où il se rendait pédestrement à la tour quand il avait rencontré son frère.

L'odyssée de Jean n'était pas moins triste. Grâce à sa vigueur et à son air déterminé, il avait été admis sans difficulté à bord du corsaire *l'Exterminateur*. Là, il s'était trouvé au milieu d'un équipage de che-napans, ne craignant ni Dieu ni diable, et qui avaient mis son orgueil gascon à de rudes épreuves. D'abord, la fortune n'avait pas été contraire aux aventuriers; ils avaient réussi à s'emparer d'un vaisseau richement chargé appartenant à la compagnie des Indes. Mais le corsaire français, ayant eu plus tard l'imprudence de s'attaquer à plus fort que lui, avait été cruellement maltraité, et n'avait échappé que par miracle aux poursuites de son ennemi. Ce fut dans cette circonstance que Jean reçut un coup de pique d'abordage qui lui creva l'œil et lui balafra le visage. Avant que *l'Exterminateur* eût eu le temps de réparer ses avaries et de renforcer son équipage décimé par les boulets anglais, il avait rencontré, non loin du détroit de Gibraltar, un pirate de Salé qui s'était emparé de lui sans difficulté. Toutes les richesses des prises précédentes furent perdues, et on conduisit les Français en esclavage à Salé. Personne n'ayant voulu acheter Jean à cause de sa mutilation, il avait été fait esclave public, la pire condition de toutes, et chargé en cette qualité de balayer les rues de la ville. Il était depuis longtemps dans cet état misérable, et il ne savait comment il en sortirait, quand les pères de la Merci l'avaient racheté, au nom d'un ami inconnu, et lui avaient remis une somme de mille livres pour revenir en France.

— Il serait étrange, monsieur, continua-t-il en terminant, que cet ami anonyme fût le même qui vous a délivré vous-même. Quoi qu'il en soit, s'il est gentilhomme, j'aurais grand plaisir à lui serrer la main, car vraiment je m'ennuyais fort là-bas chez ces abominables Turcs!

— Lors même qu'il ne serait pas gentilhomme, Jean, nous ne lui devrions pas moins de reconnaissance, répliqua Hector avec mélancolie; mais nous rechercherons plus tard ce généreux protecteur... Toujours est-il, mon frère, que le sort ne nous a traités ni l'un ni l'autre en enfants gâtés. Qui nous eût dit, il y a quatre ans, quand nous avions de si douces espérances, quand nous partions si fiers de nos avantages, si confiants dans l'avenir, que nous passerions par ces cruelles épreuves?

Il pencha la tête sur sa poitrine d'un air de sombre rêverie.

— Enfin, reprit-il en se redressant, nous ne savons pas encore si nous avons bien le droit de nous plaindre. Quelles que soient nos disgrâces, l'honneur est sauf; nos blessures ont été faites par les ennemis de la France. Nous sommes pauvres, mais il nous reste pour abri le toit de nos pères; il nous reste une sœur qui nous chérit; Jean, n'est-il pas vrai que nous pourrions encore être plus malheureux?

Pendant cette conversation, ils traversaient une contrée plate et déserte où toute trace de culture avait disparu. En face d'eux se dressait déjà la chaîne des dunes, dont les dentelures irrégulières ressortaient vivement sur les nuages dorés du couchant. L'air était chargé de ces particules salines qu'apporte avec elle la brise de mer.

— Nous ne devons pas être loin de Castillac, reprit Jean; il me semble même que d'ici nous pourrions apercevoir le sommet du donjon. Vous, monsieur, qui avez vos deux yeux, ne voyez-vous rien là-bas, au-dessus de cette pignada?

— Rien, répliqua Hector après un moment d'observation; les dunes semblent avoir été bouleversées, et je ne m'y reconnais plus.

— En effet, de grands changements se sont opérés ici pendant notre absence, et ce maudit sable s'est beaucoup plus avancé vers l'est que je ne le pensais... Allons, cependant; nous ne pouvons manquer d'apercevoir bientôt la tour.

Ils marchèrent de nouveau pendant vingt minutes, et ils atteignirent la limite des sables mouvants. L'Océan était si voisin, qu'ils entendaient le murmure de la marée montante; néanmoins, ils regardaient vainement à se fatiguer les yeux: les formes massives du vieux donjon n'apparaissaient pas encore.

— C'est singulier, dit l'ancien corsaire; pourtant je me reconnais parfaitement: voici la Mare-au-Loup et la Croix-du-Sorcier; le château doit donc être juste devant nous, au pied de cette dune irrégulière et plus élevée que les autres.

— Vous avez raison, et là-bas, au loin, cette lumière mobile qui brille et disparaît tour à tour dans la brume, c'est le phare de Cordouan. Bien des fois il m'a servi à m'orienter et à retrouver mon chemin quand je revenais tard de la chasse; mais aujourd'hui il faut que le phare ait changé de place ou bien...

— Ce léger brouillard qui s'élève des bas-fonds aux approches de la nuit nous cache notre cher Castillac.

— Frère Jean, dit Hector, dont la maigre figure était bouleversée, je donnerais le bras qui me reste pour voir enfin la tour nous apparaître au milieu de ces sables, et notre sœur Valérie agiter son mouchoir, du haut de la plate-forme, comme le jour où nous partîmes!

A force d'avancer ils se trouvèrent au pied même de la dune. Le brouillard n'était plus assez épais pour leur cacher les objets, et la lueur qui venait encore du ciel leur permettait de suivre des yeux toutes les ondulations du monticule; cependant aucune trace de construction ne se montrait à la surface du sable.

— Montons, dit Hector brusquement; là-haut enfin nous connaissons notre sort.

Et il se mit à gravir la dune.

— Au nom du ciel, monsieur de Castillac, songez à ce que vous faites! s'écria Jean effrayé; il est imprudent de s'aventurer là-dessus avant d'avoir la certitude...

Hector ne l'écoutait pas et continuait de monter.

— Eh bien, reprit Jean avec résolution, si l'aîné de la famille y périt, du diable si le cadet restera pour porter la nouvelle de sa mort... A l'abordage donc et capon le dernier!

En quelques minutes il rejoignit son frère, comme s'il eût été honteux de montrer moins d'empressement et moins de courage que lui.

L'ascension fut rude et périlleuse; mais les deux Castillac ne semblaient songer ni à la fatigue ni au danger. Ils gravirent avec autant de hardiesse que de bonheur ces pentes perfides, ce sol mouvant qui se dérobaient sous leurs pas, et, haletants, couverts de sueur, ils atteignirent enfin le sommet du monticule.

Aussitôt ils scrutèrent d'un regard avide l'immense horizon qui s'étendait autour d'eux. Ils retrouvaient le tableau qui leur était si familier autrefois, la mer brillante, puis les dunes capricieuses, puis la lande plate et solitaire dont les limites se perdaient dans un vapoureux lointain. Tout cela, vu à l'heure du crépuscule, par un ciel nuageux, avait un caractère de tristesse solennelle, de morne désolation; mais le château, dont la masse sombre s'harmonisait si bien jadis avec ce paysage grandiose, avait disparu.

Comme Jean l'avait remarqué déjà, la dune semblait avoir été bouleversée, et son apparence irrégulière la faisait distinguer facilement de ses voisines. Des sillons profonds, des excavations considérables que chaque coup de vent tendait à effacer, étaient visibles à ses flancs. La cime particulièrement, au lieu de se terminer en pyramide, était évidée comme le cratère d'un volcan. Dans cet enfoncement, Hector entrevoyait confusément un objet de forme étrange; il y courut, et aussitôt il poussa une exclamation de désespoir.

L'objet qui avait fixé son attention était l'extrémité d'une tourelle surmontée de sa girouette brillante; à l'entour on reconnaissait d'une manière confuse le couronnement du donjon; quelques créneaux dépassaient encore le sable. C'était tout.

— Mon frère! s'écria le malheureux Hector avec un accent déchirant, venez voir ce qui reste du manoir de nos ancêtres!

Jean s'empressa de le rejoindre, et ils demeurèrent l'un et l'autre comme anéantis.

Tout à coup la douleur d'Hector parut éprouver un rebondissement nouveau:

— Et ma sœur! s'écria-t-il, qu'est devenue ma sœur?

— Elle aura trouvé asile dans quelque habitation du voisinage, dit Jean, dont la voix rude elle-même était tremblante.

— En êtes-vous sûr, Jean de Castillac? Croyez-vous réellement que la pauvre Valérie ait pu échapper à ce désastre? Notre sœur avait une âme vaillante et fière; elle nous avait promis de ne quitter qu'à la dernière extrémité le château dont nous lui avions confié la garde: elle a dû tenir rigoureusement sa promesse... Qui sait si elle n'aura pas été surprise par l'ouragan de sable qui s'est rué sur la tour? et si elle a péri, Marc aura péri avec elle, car ce pauvre homme nous était dévoué jusqu'à la mort!

L'esprit lourd de Jean saisissait avec moins de rapidité les conséquences possibles de l'événement; en revanche, il pouvait apprécier plus froidement le fait en lui-même.

— Vous allez trop loin, monsieur de Castillac, reprit-il; vous savez, comme moi, que bien rarement les dunes se déplacent avec assez de rapidité pour ôter le temps de fuir; d'ailleurs, n'est-il pas évident que des travaux considérables ont été exécutés ici postérieurement à la catastrophe? Voyez cette poutre et ces planches à moitié ensevelies dans le gravier: elles ont dû servir à construire des échafaudages. Si l'événement est arrivé comme vous le pensez, notre pauvre sœur et son domestique ont été sauvés.

— Je ne nierai pas qu'on ne voie ici des traces de grands travaux; mais, depuis notre départ de Castillac, mon frère, j'ai consulté des hommes instruits, et j'ai compris l'immense difficulté d'arrêter dans leur marche ces puissantes masses de sable. L'homme est bien faible contre un pareil fléau!... Notre chère Valérie a péri, vous dis-je. Ah! pourquoi l'avons-nous quittée! Pourquoi avons-nous donné suite à nos absurdes projets de fortune! Nous ne nous trouverions pas maintenant mutilés, sans ressource et sans asile, près du tombeau de notre malheureuse sœur!

Hector s'appuya contre la tourelle, et, le visage caché dans sa main, il versa d'abondantes larmes.

Jean n'était pas moins cruellement affecté ni moins découragé, mais sa vigoureuse nature résistait mieux à l'abattement moral. Après avoir laissé un moment son aîné se livrer à sa douleur, il lui dit doucement:

— La nuit approche, monsieur, et il est temps de chercher un gîte. Nous allons descendre, si vous le voulez bien, à la bergerie, qui existe encore là-bas dans la plaine et que l'on distingue d'ici au milieu des sapins. Peut-être pourrons-nous y loger; dans tous les cas nous y trouverons quelqu'un pour nous donner des nouvelles.

Hector se redressa avec accablement.

— Des nouvelles, oui, vous avez raison, Jean; allons chercher des nouvelles, allons acquérir la certitude de notre malheur.

Il jeta un long et dernier regard sur ce qui restait de la tour; puis, prenant le bras de son frère, ils quittèrent ce lieu sinistre pour regagner la plaine.

La roideur du talus, l'obscurité toujours croissante ne leur permirent pas de descendre du côté par lequel ils étaient montés. Ils prirent le revers opposé, dont la pente semblait infiniment moins escarpée. Cependant le danger était le même; ils pouvaient, à chaque pas, tomber dans ces terribles *anouses* ou *mouvans*, abîmes cachés d'eau et de sable où la mort est presque certaine. Mais ils parvinrent à les éviter, et au bout d'un quart d'heure de marche, ils se trouvèrent en sûreté dans la lande.

ÉLIE BERTHET.

La suite au prochain numéro.

COURRIER DE PARIS.

Le carnaval se meurt! le carnaval est mort! c'est le cri funèbre qu'on entend s'exhaler de tous les chroniqueurs. Le fait est que le mardi-gras n'existe plus que pour mémoire. A peine rencontre-t-on le long des boulevards quelques pierrots mélancoliques que les gamins ne daignent plus même honorer de l'apostrophe consacrée, et le bœuf lui-même, le bœuf gras d'antique mémoire, perd tous les jours quelqu'un des détails de sa mise en scène traditionnelle. D'abord on l'a privé de ce *moutard* mythologique qui grelottait sur le dos du roi de la fête, un peu de froid, beaucoup de peur. Puis on l'a dépouillé des sauvages qui, armés de massues, lui servaient de gardes-du-corps. Enfin, — et c'est le dernier coup porté à cette institution séculaire, — ne s'est-on pas avisé depuis deux ou trois ans de mettre le bœuf-gras en carosse? Espérons que la Société protectrice des animaux votera à la boucherie parisienne un nouveau prix Monthyon.

L'Opéra-Comique et les Variétés ont profité de la solennité des jours gras, le premier pour reprendre l'*Eclair* de M. Halévy, les autres pour nous exhiber un drame-vaude-

ville tout brillant neuf, intitulé les *Princesses de la rampe*. L'*Eclair* est une de ces vieilles connaissances qu'on revoit toujours avec un nouveau plaisir. Aussi cette cinquième ou sixième reprise a-t-elle eu le même éclat qu'une première représentation.

Les *Princesses de la rampe* répondent médiocrement à leur titre. Sur la foi de cet intitulé gros de révélations d'*outré-scène* on s'attendait à un tableau de mœurs dans le genre des *Filles de marbre* et du *Demi-Monde*. On nous a offert un petit sermon mi-parti de sentiment et de gaieté contre le préjugé qui réprovoie le mariage des fils de famille avec les filles de théâtre. Hélas, il y a bien longtemps que ce préjugé-là est mort et enterré. Certes, si j'avais le temps d'en administrer la preuve,

Les exemples fameux ne me manqueront pas.

Quoi qu'il en soit, les *Princesses de la rampe* ont trouvé le public bien disposé pour elles, et les Variétés comptent un joli succès de plus.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.